



tamara lang

2016-2023

«prendre son temps, faire attention, observer, (se) rencontrer, échanger, écouter, apprendre, transmettre, prendre soin, lier, cohabiter, co-crée, construire, récupérer, assembler, rassembler, soutenir, manifester, raconter, partager, célébrer, jouer, rêver, essayer, refaire»

Ma pratique est traversée par des questions relatives à ma place et mon rapport aux autres, à nos manières de (co)habiter, de partager des territoires, aux relations entre art contemporain et lien social, à l'organisation, la pédagogie et à la fonction d'une école d'art, ainsi qu'à la création à plusieurs. Ma démarche se situe dans la manière singulière et sensible de m'intéresser et de m'impliquer dans ce qui fait sens dans un contexte à un moment (des relations, des personnes (au sens des êtres vivants), des activités, des lieux). J'aime connecter des images que je (co)crée ou compile avec des récits d'expériences et de fiction que je cherche à construire et raconter. J'élabore des formes qui génèrent des situations *alter*, au sens que celles-ci nous déplacent au-delà des croyances, positions, certitudes, définitions, habitudes auxquelles nous nous attachons toustes. Autant de récits alternatifs et de tentatives hétérotopiques qui proposent de rendre palpables l'émergence de *nous* - composites, temporaires, fragiles, contradictoires -, et ce qui nous fait tenir ensemble, ce qui nous relie, ce qui fait commun. De ce fait, travailler en tant qu'artiste est pour moi un moyen de composer avec une posture et des pratiques hybrides, transversales et intermédiaires, d'essayer de déjouer ce qui fait (op)pression et autorité par le biais de la fiction mais aussi de l'imagination et l'expérimentation de dispositifs et outils dans des situations collectives. Je conçois ma pratique comme une constante recherche à imaginer des nouvelles formes de l'être ensemble, de co-vivre et de co-crée.

Depuis 2016, mon travail artistique s'est constitué à partir de la captation subjective, sous forme de notes libres dessinées et écrites quotidiennement dans des carnets, de ce qui constitue ma vie personnelle, mon parcours en tant qu'étudiant.e en école d'art et de jeune artiste : les rapports avec les étudiant.e.s, les enseignant.e.s, les rencontres, le processus créatif, les espoirs et les rêves, les doutes et les contraintes, le jeu et le plaisir, le cadre de l'école et notre émancipation de celui-ci, les initiatives étudiantes, etc. J'ai construit, en collectifs (comme celui des Habritemps créé en 2016), de nombreuses cabanes dans la ville et dans mon école d'art mais aussi participé à des chantiers à la Zone A Défendre (ZAD) de Notre-Dame des Landes (France). Lors de mon échange en Colombie (à l'Université de Antioquia de Medellín), j'ai participé à des chantiers d'éco-construction. J'ai commencé également à utiliser le dessin comme moyen d'investir différents espaces, qu'ils soient éditoriaux ou muraux, afin de créer des espaces graphiques et narratifs immersifs, stimuler la rêverie et les réflexions, et favoriser les rencontres, les discussions et les activités.

Je vis et travaille entre l'Italie (Mura, Treviso) et la France depuis novembre 2021.



Journal, 2020

peinture murale, pastels gras, impressions et photocopies couleurs encadrées, bancs en bois, sérigraphies, feutres et peinture textiles, présentoir en bois et carnets de recherche ouverts (2015-2020)

Journal est conçu comme une sorte de kiosque, médiathèque et forum. Une invitation à rencontrer mes carnets, objets-sujets qui deviennent les médiateurs de la pièce. Les pages rapportent et racontent un état de recherche et donnent, peut-être, matière à enquêter également à qui veut. Par le biais d'un système d'échos, la pièce entière se transforme alors en un jeu de pistes dans lequel il s'agit d'attraper des choses au vol, se rendre sensible, accepter l'insaisissable, l'insoluble et l'indéfini comme issue, créer des liens, entrer en discussion et imaginer des possibles.





l'air
 le odeur de
 la fumée, de l'air
 Les fougères et le vent
 l'onde de l'herbe aussi.

Bois,
 on peut parler et
 que et il y a
 tout.



* cinq années
 d'études ici (dont
 une en échange en
 Colombie).



ET APRÈS
 MAINTENANT, QUOI?



, et un peu aller dans,

, aux gens de passage, aux lucioles aux abîmes.

peut à y cacher. c'est important de ne pas être trop visibles ou trop éclairés, à l'ombre ou autour d'un feu de camp, et des montagnes de mêmes autour des qui on ne ose pas dire en pleine ville ou en plein jour.

tant, je garde cette idée pour plus tard et on se lance dans une exposition collective.

*

Je me souviens d'une rencontre avec une artiste (Jennifer Dougenel), lors d'une conférence, quand j'étais en 4^e année.

Elle avait dit, alors: l'école d'art forme des gens débrouillards avec des vies d'équilibristes.

Est-ce que c'est (encore) une manière de romantiser le travail de l'artiste et la précarité des créateurs? (pour beaucoup?)



Il y a un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Si tu veux à une grande table,
c'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Le fait d'être...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Je me souviens d'une...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Elle avait dit, elle...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Je suis en train de faire le...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Les autres...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Les autres...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Les autres...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Les autres...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Les autres...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...

Les autres...
C'est un peu de...
C'est un peu de...
C'est un peu de...





LA QUESTION DE L'ARGENT, ELLE EST TRÈS IMPORTANTE

« nous dit "voilà... c'est un métier de pauvre... on ne s'attend pas à ça..." »

« et ça, ça arrive souvent à quelque point à fait si on ne te range pas... »

« une note de l'argent ne devient pas simple parce que la fin de chose ne constitue chose de plus profond que... »

C'EST QUE LE TRAVAIL ARTISTIQUE EST ENCORE CONSIDÉRÉ PAR CERTAINS COMME "MARGINAL" IN À LA SOCIÉTÉ?

Je ne veux pas d'un plus qu'un autre être plus que...

TRAVAIL-DEVOIR / LOISIRS-TEMPS LIBRE-RECRÉATIONS - PLAISIR

« c'est drôle, j'ai grandi dans un système de valeurs où mon entourage opposait / divisait travail en dialogue avec idées du travail... »

Pour moi, le travail, c'est une ou des activités qui permettent de vivre, mais pas au sens de survie ou devoir, et donc pas exclusivement au sens de gagner de l'argent.

C'est un terrain d'actions et des activités qui m'intéressent, que j'aime et/ou qui me permettent d'apprendre. Que j'ai envie de faire évoluer et de développer aussi... C'est dur!

LE TRAVAIL LIBRE ET CRÉATEUR devrait pour chacune le moyen de déployer la totalité de ses capacités.

L'AGIR HUMAIN, dans une telle conception, ne peut s'exercer librement qu'à condition de ne pas se transformer en MOYEN POUR OBTENIR autre chose, et notamment un GAIN, de ne pas

Les choses à se rappeler: ces carnets sont: - en constants changements physiques et formels - personnels et spirituels

- ne finissent jamais vraiment

aussi: - prendre son temps, donner du temps aux choses - questions > réponses.

QU'EST-CE QUE JE (QU'EST-CE QUE J'

Consultation sur place
merci de manipuler les
carnets avec soin.

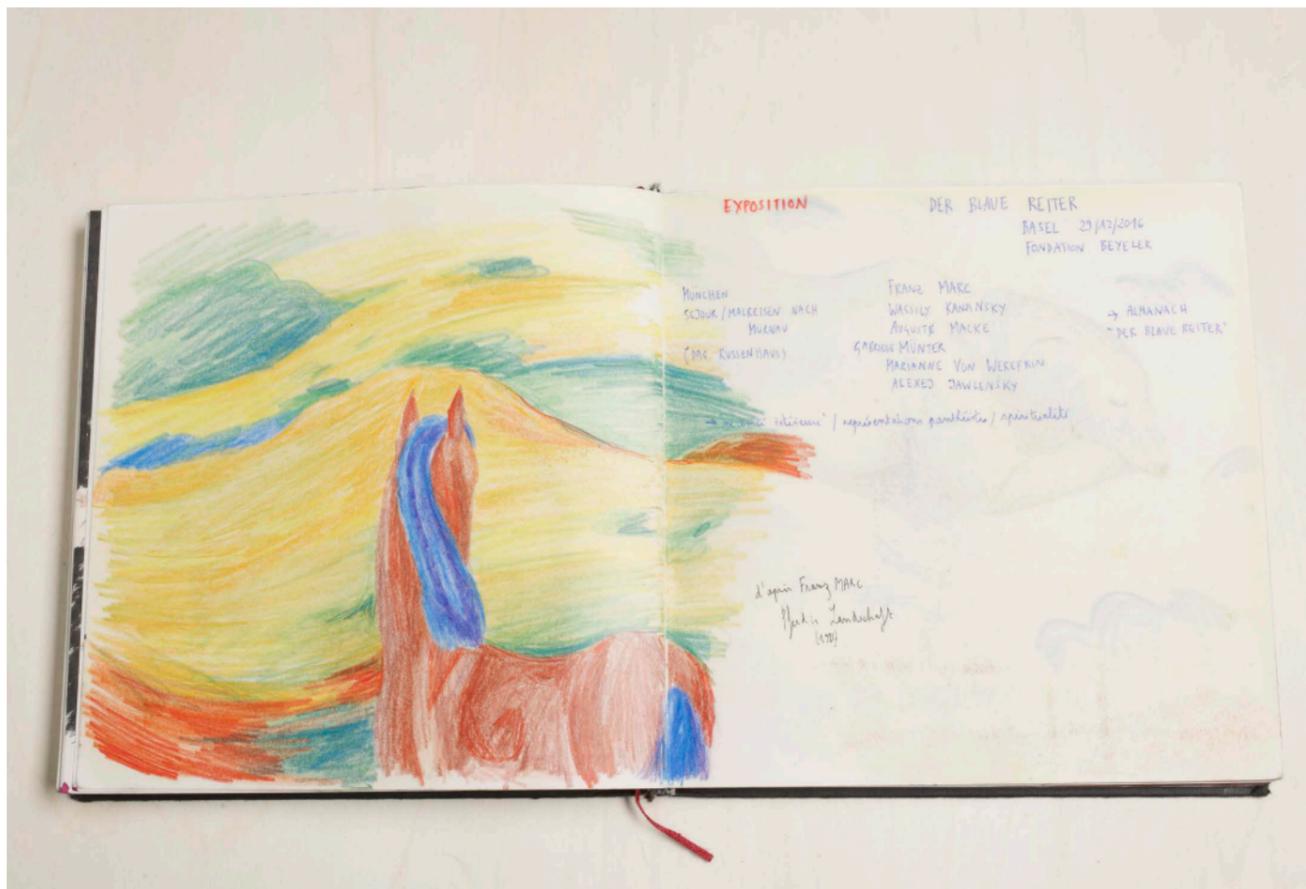
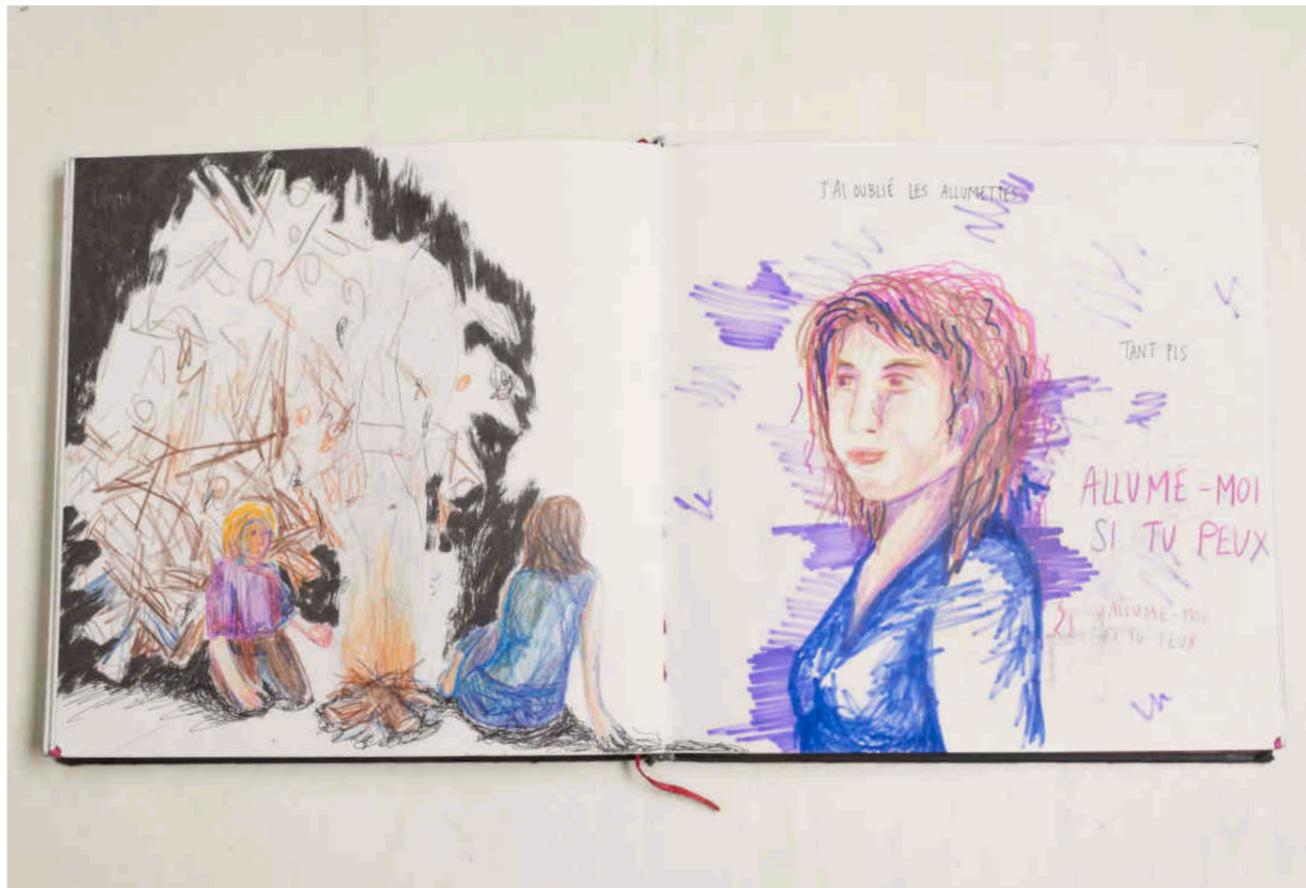
Carnets de recherche, 2015-2020

J'aime les carnets car ils s'ouvrent et se ferment, l'intérieur, se garde pour soi parfois et se partage aussi. J'y cultive une certaine liberté d'expérimentations, une tolérance tendre envers tout ce que je crée, une grande curiosité et un appétit pour ce qui fait sens et art à mes yeux.

Je consigne des idées de projets que je réalise (ou pas), des moments, des rencontres et des paroles signifiantes, des traces de mes rêves et espoirs, de ce que je fais et vis en école d'art, de ce qu'on fabrique ensemble, ce qui me permet d'interroger et apprendre sans cesse.

J'y construis petit à petit des récits sensibles d'expériences, un refuge intime sûr en réaction à ce qui me préoccupe et m'indigne quand je vois l'état du monde. Et j'y développe alors des outils de fiction, de réappropriation et de réinvention du réel.





La cabane, 2017

construction collective à partir de matériaux récupérés et glanés, céramiques, projection vidéo de *là soudain les choses sauvages*, éditions et fanzines auto-édités

(...) des saccages, des destructions, des pollutions, des expulsions en tous genres. C'est décidément d'un monde abîmé [par le] capitalisme avancé et ce qu'il fait aux vivants, aux sols, au sentiment même du commun [qu'il s'agit]. Faire des cabanes, c'est imaginer des manières de vivre dans un monde abîmé.

Pas pour se retirer du monde, s'enclorre, s'écarter, tourner le dos aux conditions et aux objets du monde présent. Pas pour se faire une petite tanière dans des lieux supposés préservés et des temps d'un autre temps, en croyant renouer avec une innocence, une modestie, une architecture première, des fables d'enfance, des matériaux naïfs, l'ancienneté et la tendresse d'un geste qui n'inquiéterait pas l'ordre social... Mais pour leur faire face autrement, à ce monde-ci et à ce présent-là, avec leurs saccages, leurs rebuts, mais aussi leurs possibilités d'échappées... Faire des cabanes aux bords des villes, dans les campements, sur les landes, et au coeur des villes, sur les places, dans les joies et les peurs. Sans ignorer que c'est avec le pire du monde actuel (de ses refus de séjours, de ses expulsions, de ses débris) que les cabanes souvent se font, et qu'elles sont simultanément construites par ce pire et par les gestes qui lui sont opposés.

Faire des cabanes en tous genres -inventer, jardiner les possibles; sans craindre d'appeler «cabanes» des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, de nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, les pratiques. Faire des cabanes pour occuper autrement le terrain; c'est-à-dire toujours, aujourd'hui, pour se mettre à plusieurs. Faire des cabanes sans pour autant se contenter de peu, se résigner à une «politica povera», s'accomoder des précarités de tous ordres, et encore moins les enchanter. Mais pour braver ces précarités, leur opposer des conduites et des convictions. [Braver, c'est d'abord «faire» dans une joie très matérielle - bâtir, ramasser, cultiver, cuisiner, reprendre, fabriquer, changer de rythme, assembler, tresser, dessiner, creuser, parler (...) et surtout, faire à plusieurs -vivre à plusieurs, habiter, défendre un territoire fragile, cohabiter, penser, écrire... Des cabanes qui ne sauraient soigner ou réparer la violence faite aux vies, mais qui la signalent, l'accusent et y répliquent en réclamant très matériellement un autre monde... Faire des cabanes (...) pour élargir les formes de vie à considérer, retenter avec elles de liens, des côtoiements, des médiations, des nouages.»

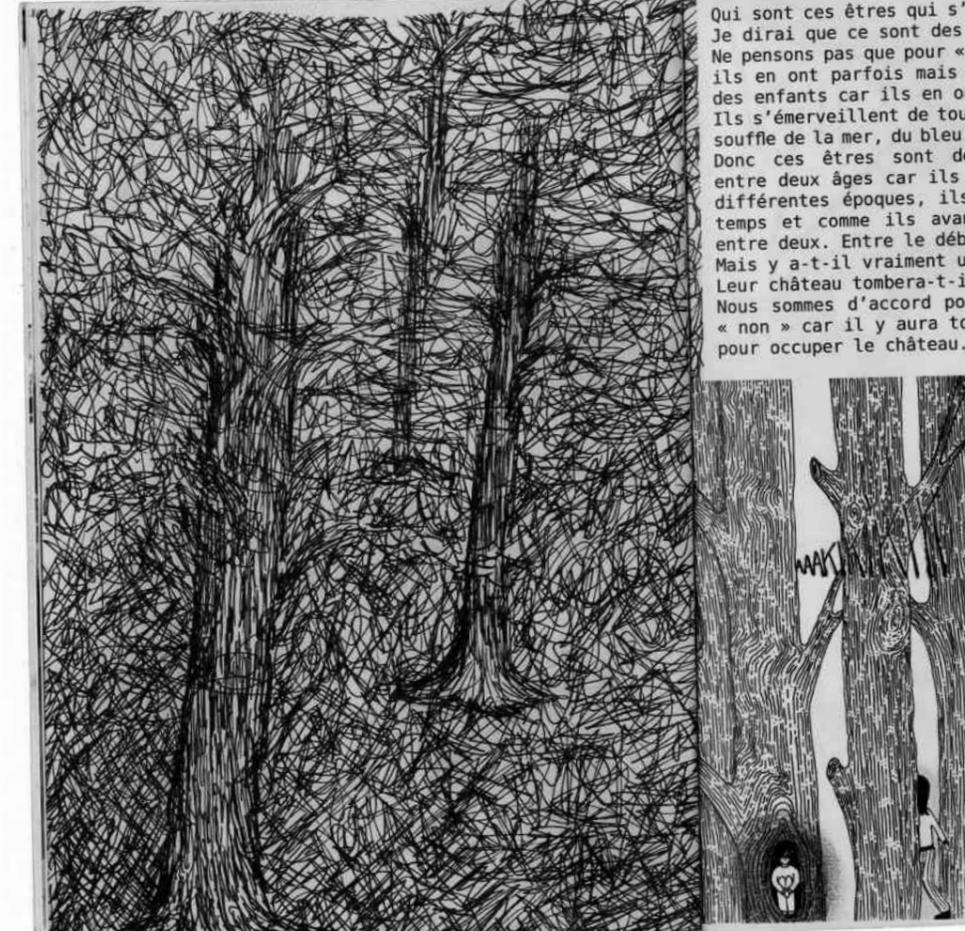
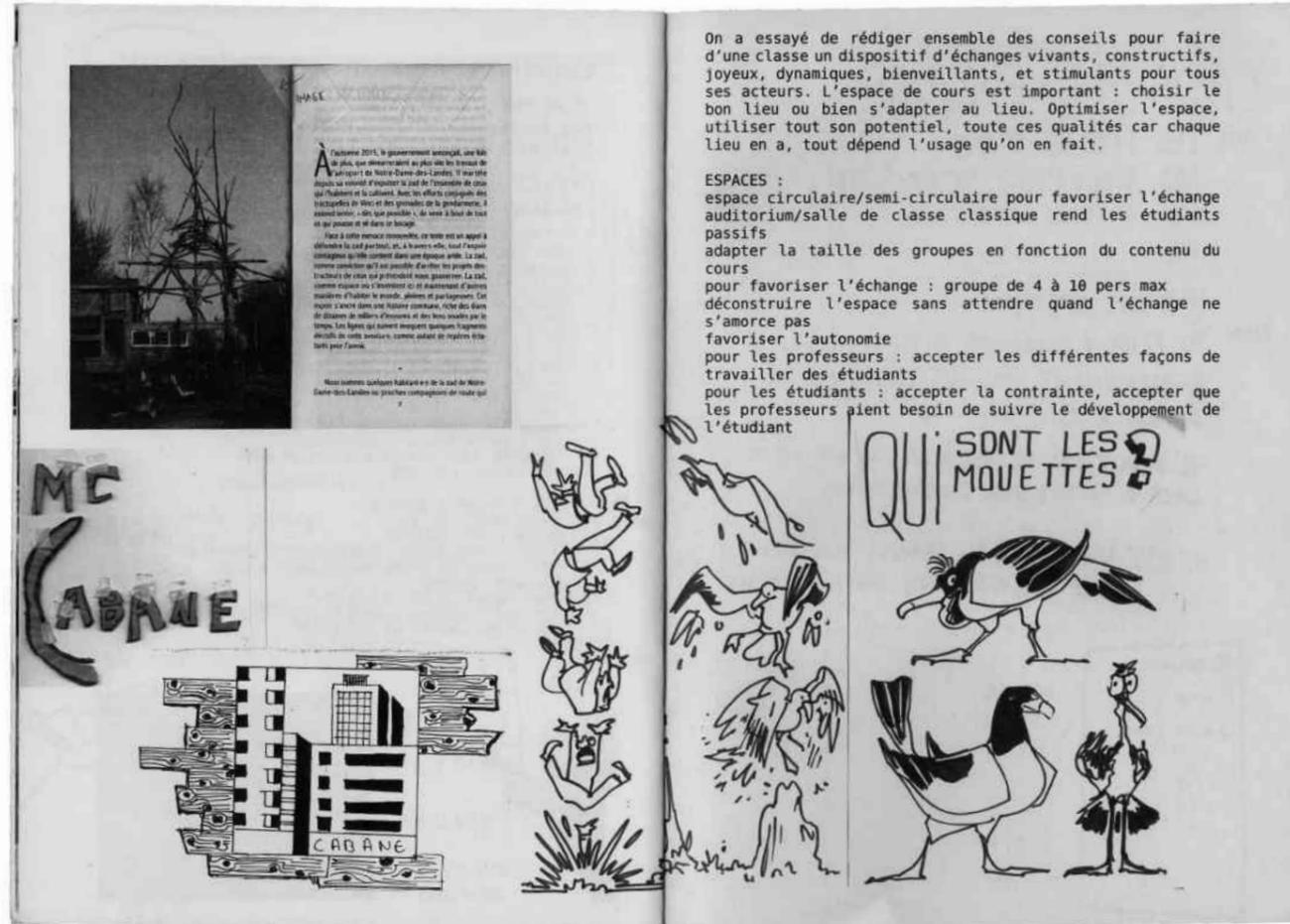
extraits de *Nos cabanes*, Marielle Macé (2019)



Les sens de (trans)formation, 2017

organisation d'un workshop inter-étudiant pendant 4 jours réunissant plus de 50 étudiant.e.s issu.e.s de 8 écoles d'art

installation, sons, performances, vidéos, photographies, fanzine créés par le collectif anonyme *Le Cabanon qui dit oui*





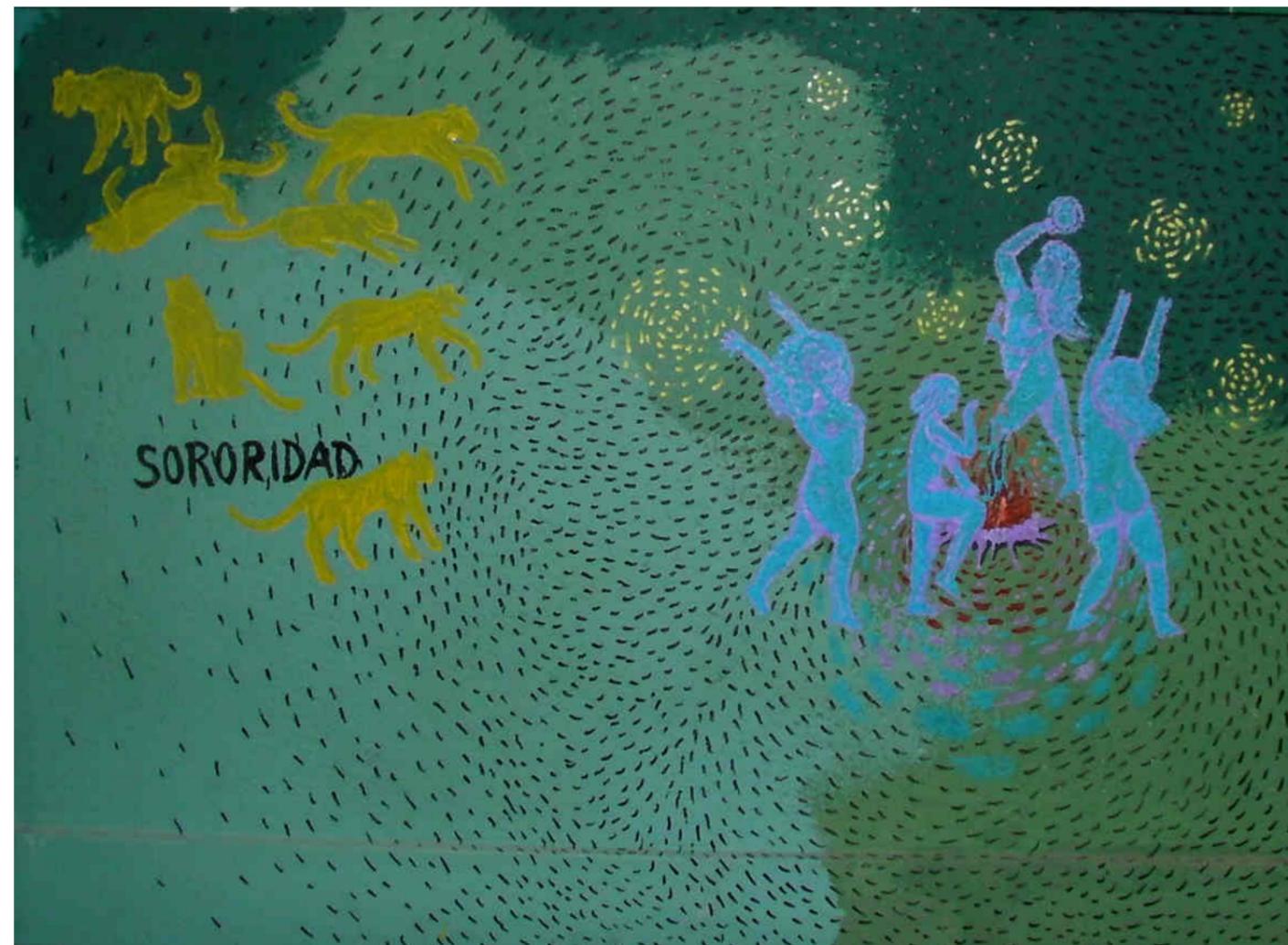
Les Habritemps, 2016-2017

photos issues d'une série d'installations participatives *in situ*, des anarchitectures et cabanes éphémères, construites et assemblées à partir de matériaux glânés dans la zone, dans les quartiers de Quimper, par le collectif «Les Habritemps» (co-créé avec Jeanne Arsac), des habitant.e.s et des passant.e.s



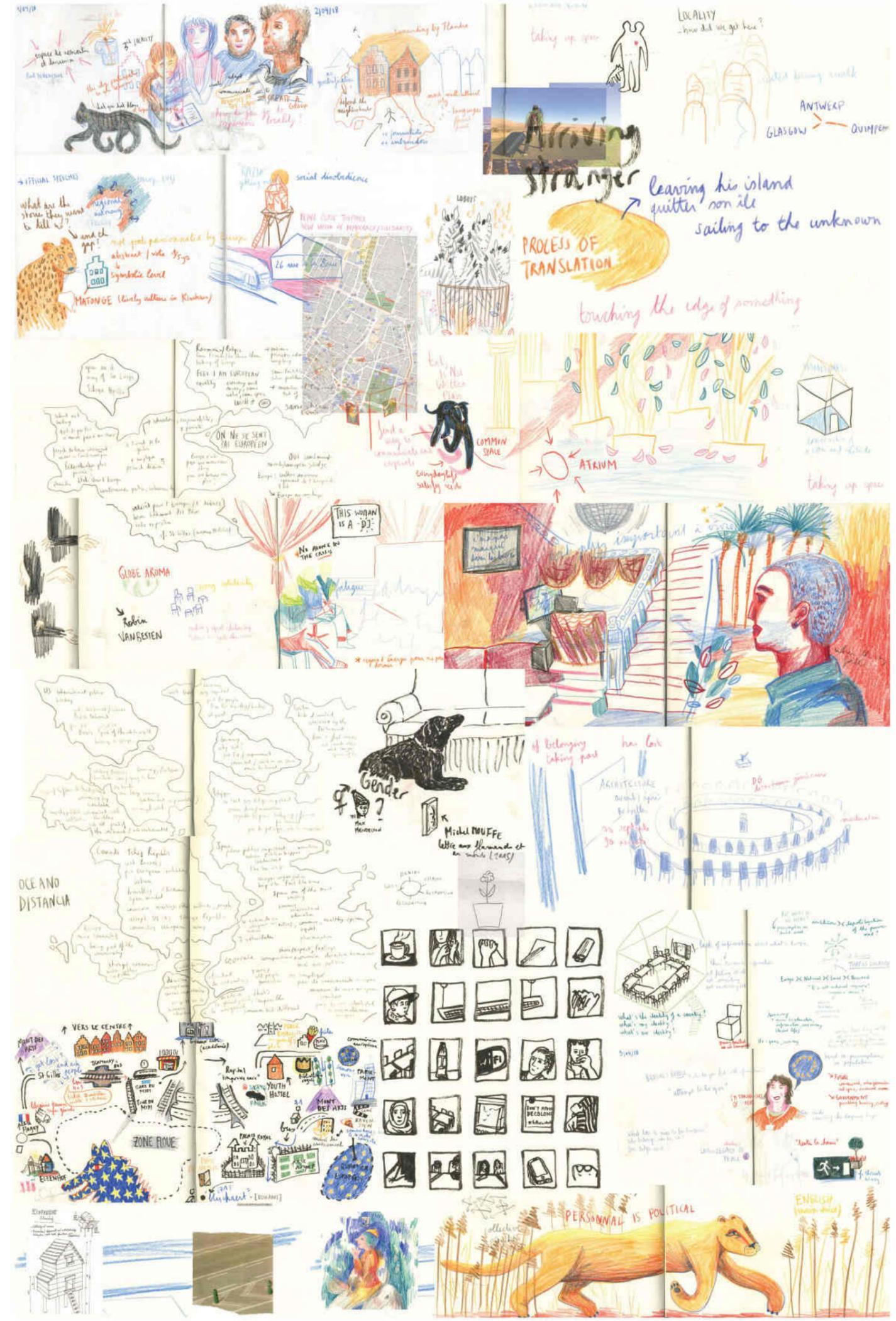
Lo que puede empezar, ocurrir y suceder al encontrarse,
2019

peinture murale, marqueurs, bancs en bois et tablette pour
carnets de recherche



Chroniques méta-européennes et odyssée escapologique de Zyg (BruXelles, avril 2018), 2021

Affichette (affiche en taille réelle 1m x 1.50m) avec collage photos et dessins, courtes nouvelles écrites, sur une invitation de Eimer Birkbeck pour l'édition *Locality*



Tamara LANG

Carnets de Zyg, Bruxelles, avril 2018

C'était en avril, le froid mordait mon corps endolori par le long hiver pluvieux. Bruxelles s'animait tout juste ce matin comme si la ville se réveillait en même temps que nous. Peut-être était-elle ainsi tous les jours, mais nous ne pouvions ni le savoir ni le remarquer car nous arrivions tout juste de trois localités différentes dans le but de travailler ensemble. Pour l'heure, nous étions des étranger.e.s mais je reconnaissais déjà le groupe grâce à leurs tenues typiques d'artistes.

Nous marchions en file indienne vers je ne sais quel rendez-vous. J'avais la face criarde jaune et rouge, les poings gelés dans mes poches et les œillères des immeubles me cernaient la vue. La situation participait à notre attitude. Il fallait marcher vite.

- Tu sais où on va ?

Mon voisin portait des chaussures branchées qui l'élançaient et ses yeux étaient obstinément fixés sur le dos du marcheur devant. Il se tourna vers moi et me jaugea silencieusement l'espace d'une seconde.

- Tu n'as pas lu le programme ? Tout est écrit dedans, répondit-il enfin avec dédain.

Honteusement, je consultai mes mails, mais je n'avais rien reçu. Quand je levai les yeux, mon voisin m'avait distancé.e pour rattraper les autres et je me retrouvais seul.e au milieu du groupe qui avançait.

Dans ce quartier de la ville, les bâtiments typiquement européens se tenaient rigides et fiers. Nous traversions un parc de végétaux ordonnés comme un cimetière militaire. Je sentais ma peau se verdir au fur et à mesure que nous approchions du Musée de l'Europe.

À peine les portes automatiques se furent-elles refermées que je rejoignais directement la Référente pour la questionner à propos du programme, mais elle sourit doucement en réponse en mettant un doigt sur sa bouche rose. « Elle n'a certainement pas senti le glissement s'opérer quand le souci d'organiser lui a

pris la tête entière. Le projet est devenu trop personnel et voilà où on en est », pensai-je. Au même moment, une guide attaqua son speech. Le groupe suivit la guide jusqu'à une pièce sans fenêtre. Alors que je me tenais sur le seuil, je fis demi-tour subitement. J'eus juste le temps de voir un diaporama éclairer les yeux de mes camarades avant d'entrer dans un espace parallèle.

L'exposition commençait dans la pénombre bleue d'une salle et se poursuivait par un couloir aux murs lie de vin, puis une galerie de vitrines oranges. Le parquet si parfaitement régulier brillait fanfaron. Dans le blanc du premier niveau, les objets et documents étaient alignés dans un ordre chronologique sans aucune possibilité d'activation de mémoire affective. Je cherchais à m'y intéresser mais mon corps ne pensait qu'à s'en détourner, en dépit de mes efforts pour me pencher sur les cartels. Les mots étaient d'abord noirs et, au-dessus, les néons réfléchissaient. À la troisième ligne, une double image de la pièce apparut, avec ses artefacts, malles de livres clos et cartes des premiers colons. À la ligne suivante, un missile avait rougi le champ de ce blockbuster museum. Sous le choc, j'ouvris mes yeux somnolents subitement. Tout était béant.

Je me trouvais alors dans la salle de conférence, *like a forest*. J'entrai dans une cabine d'interprète. « Quand je parle en anglais, je me sens au milieu de quelque chose ». Là, je ne me situais nulle part et j'avais encore perdu le groupe. Je ne comprenais toujours pas comment accéder au mystérieux programme, et encore moins comment participer.

Une fois, nous étions venu.e.s travailler à Elzenhof. Pour mon grand plaisir, la haute maison abritait un jardin plein d'herbes folles et une aire de jeux avec une cabane. C'est un endroit sensible. Cependant, nous ne travaillions pas à cet endroit exactement, mais à l'étage, dans une salle close encombrée de tables et chaises dont la disposition formait un carré d'honneur scolaire qui occupait la pièce entière. Dans un angle, une petite plante poussait en débordant de son pot. Tout le groupe était présent. J'écoutais les mêmes gens, qui étaient à l'aise, échanger dans leur langage insulaire.

Soudain, je ressentis un déséquilibre. Le sol glissait, imperceptiblement. Toute la pièce se balançait

dangereusement et je regardais certain.e.s rire de la sensation enivrante de fun park. La Référente et ses ami.e.s jouaient comme si iels étaient sur un manège Tagada tandis que la maison menaçait de basculer et de s'effondrer entièrement. La Référente ne se rendait peut-être pas compte de ce qu'elle faisait. Les murs se contorsionnaient, le sol basculait. J'aurais aimé pouvoir dire : restons tous.tes still et peaceful. « C'est terrible. On est projeté.e dans un groupe compact de gens qui se connaissent, qui ont l'habitude d'évoluer les un.e.s à côté des autres sur un terrain dont iels connaissent les moindres détails, et qui, à peine menacé.e.s dans leurs pratiques, deviennent encore plus compact.e.s, inflexibles et sûr.e.s d'eux-mêmes. C'est vraiment terrible pour nous du dehors. Et on croit dur comme fer que, avec des efforts, nous allons pouvoir nous apprécier mutuellement, nous comprendre et nous rassembler ».

Soudain, sans crier gare, le foyer s'effondra mais je n'étais plus dedans à ce moment. J'en fus très triste. Visiblement, il n'y eut pas de blessé.e. Toustes rirent du drame et iels étaient même empressé.e.s de recommencer.

Le dernier jour de la semaine, la ville était lourde, mauve, agitée. Le ciel était, comme tous les jours depuis que je l'avais remarqué, zébré des vols d'avions si bas qu'ils menaçaient de nous tomber dessus. Je ne savais toujours rien du programme qui ne se révélait qu'à la condition que je suivisse le groupe. Ce matin, Sofi me pressa de me dépêcher pour rattraper les autres. Je ne répondis pas et partis en direction de la sortie.

- Ça, c'est défendu, tu vas tout manquer ! cria Sofi.

- Je sais, mais j'y vais tout de même parce que j'en ai besoin.

Et sur ces mots, je pris mon sac et partis dans les rues. Bruxelles s'étendait fabuleusement et s'ébrouait en gerbes de couleurs saturées, les rues étaient animées, l'air était vif et joyeux, et je marchais sans but précis. Mes pas me menèrent jusqu'à un jardin où je m'allongeais dans l'herbe tendre, entre les tiges et les troncs verts. Je caressais la terre noire et douce. « On est si bien là où c'est défendu ».

